

Petits riens

Claude Léger

En décembre 1967, Lacan va parler en Italie. C'est pour lui une terre d'élection, depuis Rome en 1953. Il y va juste après avoir fait sa « Proposition du 9 octobre » et l'avoir soumise au vote de l'EFF. Il parle le 14 à Naples, où il s'étonne d'être déjà « populaire », à Rome le 15 et à Milan le 18. En moins d'une semaine. À Rome, c'est pour ainsi dire « La deuxième ». Comme en 1953, il intervient à l'università di Roma La Sapienza. Mais il n'y lit pas le texte qu'il avait préparé : « La psychanalyse, Raison d'un échec », ni celui qui le précède, ni celui qui le suit. Son auditoire, composé en majorité d'étudiants, ne s'y prêtait pas. Lacan, par ailleurs, va compléter son parcours marathonien en passant par Pise, avant Milan, où il interviendra deux fois le même jour.

Il y a de toute évidence un truc entre Lacan et l'Italie. Qu'attend-il alors des Italiens ? Il prend à témoin un auditoire « innocent » de son échec à n'avoir pu changer « les conditions qui redoublent la méprise propre à l'acte ». L'écho produit par la récente parution des *Écrits* « au-delà du champ français », d'où aucune critique ne lui est venue, s'est répercuté à travers la péninsule¹. L'air italien, l'aire italienne semblent peut-être mieux lui convenir pour ne redéfinir, après avoir fondé son École et avoir proposé « les garanties dont [elle] pourra autoriser de sa formation un analyste », rien de moins que l'inconscient comme savoir supposé, l'inconscient supposé par le transfert, la méprise, l'impossible prise de l'inconscient réel.

En 1967, Lacan s'adressait aux analystes de son École à partir de l'*osservatore* italien. Au début des années 1970, il va tenter l'École en Italie. Pour ce faire, il prend son bâton de pèlerin. Il va prononcer plusieurs conférences à Milan : en mai 1972, février 1973 et mars 1974. Il y interviendra de nouveau en juin 1974. Dans l'intervalle, en avril, il envoie sa fameuse lettre, baptisée « Note italienne », à trois analystes, deux Italiens : Armando Verdiglione et Giacomo Contri de Milan, et une Française, dont Lacan a soutenu l'installation

1. La traduction italienne de plusieurs articles des *Écrits*, réalisée par Giacomo Contri, paraîtra chez Einaudi en 1973, sous le titre *Cosa freudiana*.

à Rome : Muriel Drazien. C'est elle qui va organiser, quelque temps après, du 20 octobre au 3 novembre, un congrès de l'EFF, où Lacan fera une intervention, connue sous le nom de « La troisième ».

La lettre aux trois analystes, qu'il nomme « tripode », ne sera publiée qu'en novembre 1981, soit deux mois après sa mort, dans la revue de Verdiglione, *Spirali*. Jacques-Alain Miller la republiera l'année suivante dans *Ornicar?*, avec un avertissement indiquant que « les personnes concernées ne donnèrent pas suite aux suggestions exprimées ici ». Le constat nous paraît un peu court.

On s'étonnera de découvrir dans le texte d'*Ornicar?*, réédité tel quel dans *Autres écrits*², plusieurs coquilles, s'agissant, non d'une transcription de l'oral, mais d'un écrit déjà publié. La plus belle se trouve vers la fin de la lettre : « Trouvez-moi un analyste de cette *tuile*, qui brancherait le truc sur autre chose que sur un *organon* ébauché. »

À notre connaissance, la tuile est un objet topologique, susceptible de définir la place de l'analyste à la fin de l'expérience, comme lambeau sphérique. Mais pourquoi une tuile, se demande l'exégète appliqué, pourquoi pas un crâne d'œuf ? S'il se reporte à l'original, intitulé simplement « Lettre à trois analystes italiens », il pourra constater que, de tuile, il n'est nullement question, même pas romaine, mais qu'il s'agit d'une taille, d'un « psychanalyste de cette taille », de celle de saint Thomas avec son *sicut palea*.

Je me suis demandé – car les vacances sont parfois l'occasion de se poser des questions futiles, du moins en apparence – si la tuile n'était pas un lapsus *post mortem* de Lacan, transmis à son gendre, lequel retoucha l'histoire d'un trait de plume, qui se voulait sans doute ironique, laissant entendre que les suggestions de Lacan étaient tombées dans les oreilles de trois sourds.

La tuile est arrivée, un peu plus tard, sur la tête des « personnes concernées », sous la forme d'un procès intenté à Verdiglione en 1988 pour « abus de faiblesse psychologique » et extorsion de fonds, accusations pour lesquelles il sera condamné, malgré la montée au créneau de BHL, qui voit là le procès d'un nouveau Galilée.

Muriel Drazien viendra témoigner à la barre : « J'ai connu Verdiglione à Paris en 1973. À l'époque, il était en analyse avec Jacques Lacan, en même temps que Giacomo Contri, le traducteur de Lacan en italien. Verdiglione m'est tout de suite apparu comme un personnage instable, rebutant, avec ce petit côté brillantiné. Je me suis même demandé si ce n'était pas un malade. En avril 1974, encouragés par Lacan qui nous conseillait de ne pas rester isolés, Contri, Verdiglione et moi avons signé un manifeste qui lançait la première association lacanienne en Italie. Pendant deux ou trois ans, j'ai perdu

2. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 307-311.

mon temps. Je voyageais entre Milan, Rome et Paris pour travailler avec Verdiglione. En vain. Il ne pensait qu'à sa propre publicité³. »

Verdiglione se défend bec et ongles contre ceux qu'il considère comme ses ennemis : « On a critiqué ma manière de parler et de m'habiller, on se moque de mes origines méridionales. Le racisme commence par la couleur de la peau, puis il s'attaque à la couleur de la pensée. »

Peut-être le gominé aux costumes voyants avait-il en mémoire cet aveu de Lacan, du Lacan des années italiennes : « Dans tout ce qui a déferlé des effets du christianisme, dans l'art contemporain – c'est en cela que je rejoins ce baroque dont j'accepte d'être habillé – tout est exhibition de corps évoquant la jouissance – croyez-en le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie⁴. » Le problème, pour Verdiglione, c'est que l'habillage baroque de Lacan ne se réduisait pas à sa seule vêtue, même si celui-ci avait retenu la leçon de la perruche de Picasso.

Muriel Drazien va donner l'estocade : « Aujourd'hui, j'estime que cet homme ne peut plus nous nuire. Il ne fait pas le même métier que moi. »

Le tripode n'a donc pas tenu longtemps ; un de ses pieds était vermoulu, une planche pourrie.

Lacan avait-il pressenti les difficultés à faire une école italienne ? C'est bien possible, au regard des tiraillements apparus dès la constitution de Cosa freudiana, conçue sur le modèle de l'AFP, et dont Verdiglione se distingua très vite en inaugurant sa résistible ascension par des grand-messes, auxquelles il convia le ban et l'arrière-ban de *Tel Quel*.

On comprend mieux la stratégie de la « Note italienne », mais on en perçoit aussi le côté désespéré. Après tout, la tuile n'était pas mal trouvée, même si elle a surgi de la négligence d'un copiste.

20 août 2010.

3. Compte-rendu du procès, Milan, 21 juin 1988, *Actuel*, juin 1988.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 8 mai 1973, p. 102.